



# L'ABEILLE

JOURNAL DES INSERTIONS JUDICIAIRES ET LÉGALES  
DE L'ARRONDISSEMENT D'ÉTAMPES.

Littérature, Sciences, Jurisprudence, Agriculture, Commerce, Voyages, Annonces, etc.

Paraissant tous les Samedis.

**PRIX DES INSERTIONS.**

Annonces..... 20 c. la ligne.  
Réclames..... 25 c. —

Les insertions volontaires doivent être agréées par le Gérant.  
Les manuscrits ne sont jamais rendus.

Les annonces judiciaires et autres doivent être remises le jeudi soir au plus tard, sinon elles ne paraîtront que dans le numéro suivant.

Le Propriétaire-Gérant, A. ALLIEN.

**PRIX DE L'ABONNEMENT.**

Un an..... 12 fr.  
Six mois..... 7 fr.  
Un numéro du journal..... 30 c.  
Et par la poste deux francs en sus par acquiesce.

Nota. — L'Abonnement se paie d'avance, et les insertions au comptant.

Étampes, imprimerie de A. ALLIEN.

BUREAUX DU JOURNAL, RUE DU PONT-QUESNEAUX, 3,  
Chez AUG. ALLIEN, imprimeur.

L'Abonnement continue indéfiniment jusqu'à réception d'avis contraire.  
Les lettres et paquets non affranchis sont refusés.

**ÉTAMPES.**

Le Conseil municipal, dans sa séance du 30 décembre, voulant aviser aux moyens de fournir aux personnes nécessitées des bons de diminution de la taxe du pain, a ouvert dans son sein une souscription à laquelle chacun de ses membres a pris part, et qui a produit une somme de 1,610 fr.

Il a arrêté, en outre, qu'un appel serait fait immédiatement à la charité publique par une Souscription ouverte à l'Hôtel-de-Ville et au domicile de chacun des Membres du Conseil.

**MAIRIE D'ÉTAMPES.**

**Diminution du Prix du Pain EN FAVEUR DES OUVRIERS.**

Nous, MAIRE de la ville d'Étampes, Vu la délibération du Conseil municipal du 22 novembre,

Vu l'urgence, ARRÊTONS :

ART. 1<sup>er</sup>. — A partir du 5 janvier 1854, il sera délivré, dans la ville d'Étampes, aux ouvriers qui en auront besoin, des Bons complémentaires du prix du pain, pour le pain commun.

Le prix de ce pain est fixé à 35 cent. par kilog., pour les porteurs de ces Bons.

ART. 2. — La consommation de chaque famille sera calculée à raison de un demi kilog. de pain par jour et par personne, sans distinction d'âge.

ART. 3. — Le secours des bons complémentaires du prix du pain est exclusivement réservé aux personnes qui ne sont point assistées par quelque établissement de charité.

ART. 4. — Les ouvriers qui voudront profiter de ce secours devront se faire inscrire dans le plus bref délai à la Mairie, tous les jours de midi à trois heures.

Leurs réclamations seront ensuite soumises à la Commission chargée de prononcer les admissions et de dresser les listes d'inscription.

ART. 5. — Les Bons, revêtus du sceau de la Mairie, seront signés par le Membre du Conseil qui en fera la délivrance, et porteront le nom de la personne à laquelle ils seront remis.

Ils ne pourront être vendus, cédés ni échangés, et quiconque contreviendra à cette disposition sera exclu des distributions ultérieures.

ART. 6. — Les Bons seront valables du 5 au 20 de chaque mois, et du 20 au 5 du mois suivant. Ils ne pourront servir que pour la quinzaine qu'ils indiqueront.

Chaque quinzaine la couleur ou la marque distinctive des Bons sera changée.

ART. 7. — Le 5 et le 20 de chaque mois, les boulangers remettront à la Mairie, en double expédition dont une sur timbre de 0 35 c., le décompte des sommes qui leur seront dues, et à l'appui, les Bons qu'ils auront reçus.

Ce décompte régulièrement constaté sera payé dans les vingt-quatre heures.

Fait à Étampes, en l'Hôtel-de-Ville.

Le Maire,  
**COLLIN.**

M. de Courtin, receveur particulier des finances, est adressé à M. le Maire une souscription de chacun 250 fr.

MILLY. — La veuve Gibier, rentière, âgée de 83 ans, ayant par imprudence, dans la nuit du 20 au 21 décembre, mis le feu à son lit, a été victime de cet accident.

Les voisins s'étant aperçus du sinistre sont accourus avec l'aide de la gendarmerie pour porter des secours; la porte ayant été ouverte, on a trouvé la veuve Gibier sur le sol dans un état complet de carbonisation, et son lit entièrement consumé.

SACLAS. — Le 16 décembre, un enfant de 26 mois Louis-Auguste Buttet, est tombé dans le feu. Malgré les prompts secours qui lui ont été portés, ce pauvre enfant est mort instantanément des suites de ce cruel accident.

**Caisse d'épargne.**

Situation du Compte des déposants au 31 décembre 1853.

Le solde était, au 31 décembre 1852, de.....	752,828 <sup>62</sup>	
2,008 versements ont été faits et se sont élevés à.....	386,089 <sup>00</sup>	} 388,690 <sup>78</sup>
5 transferts, placements venant d'autres caisses, ont été de..	4,827 <sup>60</sup>	
Intérêts alloués sur les comptes soldés.....	774 <sup>48</sup>	
		4,144,519 <sup>40</sup>

A déduire :

1 <sup>o</sup> 638 remboursements de la somme de.....	205,787 <sup>81</sup>	} 237,628 <sup>33</sup>
2 <sup>o</sup> 12 transferts sur d'autres caisses.....	3,460 <sup>82</sup>	
3 <sup>o</sup> 40 inscriptions en rentes sur l'Etat dont le prix s'est élevé à	28,679 <sup>70</sup>	

Reste en principal.....	903,891 <sup>07</sup>
Intérêts sur l'ensemble des opérations..	33,240 <sup>38</sup>
Solde dû aux déposants au 31 décembre 1853.	937,131 <sup>45</sup>

La Caisse d'épargne ouvrira ses portes le premier jour de la nouvelle année.

**Police correctionnelle.**

**AFFAIRES A JUGER**

En l'audience du mercredi 4 janvier 1854.

- CAVILLIERS, journalier à Guillaerval; vol.
- TROUVE, cultivateur à Fourchainville; délit de chasse.
- ROBERT, entrepreneur de voitures publiques à Auneau; contravention à la loi sur la police du roulage.
- CHOISY, cultivateur à Mauchamps; délit de chasse.

**Feuilleton de L'Abaille**

DU 31 DÉCEMBRE 1853.

**LES MASQUES NOIRS.**

**I. — LA RENCONTRE.**

En 1813, un homme d'environ quarante-cinq ans, mais d'une complexion vigoureuse qui n'en attestait guère que trente ou quarante, se promenait mélancoliquement sur les quais du Louvre.

Bientôt il vint s'accouder sur le parapet et il se prit à considérer la rivière avec une expression indéfinissable de rêverie et de tristesse; quelques soupirs s'échappaient de sa poitrine, et nul doute qu'un observateur se piquant de sagacité n'eût eu la pensée que cet homme songeait à quelque funeste projet.

Il n'en était rien cependant. Disons tout de suite ce qu'était cet homme.

Originaire de Bar-sur-Seine, ouvrier bijoutier, et luttant à Paris contre la mauvaise fortune, il avait eu plus d'une occasion de désespérer du succès. Cependant il acceptait, résigné, les épreuves du sort.

Au moment où nous le rencontrons sur le quai du Louvre, il venait d'achever son repas, repas modeste consistant en un morceau de pain et une poignée de pommes de terre.

Il remplissait l'heure consacrée au repas par la contemplation de la Seine. Il songeait que ces eaux rapides, se déroulant en nappes fougueuses et écumeuses avant de battre les piles des ponts et de baigner les murs du quai, avaient commencé par suivre les méandres capricieux des grèves altérées de son pays.

Toute la ville natale surgissait, pour ainsi dire, au milieu de ce miroir liquide.

Notre-Dame et ses côtes boisées, la Commanderie d'Avalliers, l'église dont l'abside se mire à gauche dans les eaux déjà fortes du fleuve croissant, lui apparaissaient avec ce charme de perspective que le souvenir donne aux objets absents. Il entendait le moulin dont les roues, frottées par les laniers d'un vannage infatigable, donnaient la parole au babillard, qui, comme le griffon, martèle une note unique et monotone.

Il voyait les côtés du versant qui conduit aux bouquets de bois de Bar-sur-Seine, hérissés de ceps de vignes et peuplés de vigneronniers. Cet ensemble frais et rustique assombrissait encore, aux yeux du bijoutier, les brumes de Paris.

Ce n'était pourtant pas la première fois que ces bouffées de nostalgie lui montaient au cerveau dans la solitude si peuplée de Paris. Mais jamais elles n'avaient eu plus de persistance et de ténacité.

Enfin, l'ouvrier orfèvre quitta sa posture en homme qui a décidé quelque chose, et il s'enfonça dans une ruelle assez malpropre, pénétra dans une maison à quatre étages dont ils n'oublièrent pas une seule marche, et il pénétra dans une petite chambre où deux ou trois enfants étaient réunis.

— Mes amis, c'est décidé, car je ne peux plus y tenir.

Les enfants ouvraient de grands yeux étonnés.

— Parbleu, vous ne comprenez pas! Je veux quitter Paris,

vous emmener : l'air est malsain dans ce grand refuge de toutes les misères; tout ce qui souffre y est laid ou repoussant. En province, le malheur n'a pas d'hypocrisie; l'indifférence ne le coudoie pas, et il est sûr de trouver des cœurs ouverts. Allons, décidément, nous gagnons Bar-sur-Seine.

— Qu'y faire? répliqua l'aîné des enfants, qui commençait à raisonner.

— Dame, dit le père embarrassé, nous verrons.

— La bijouterie donne bien peu à Paris, que voulez-vous qu'il y ait en Bourgogne?

— Bah! dans son pays on trouve toujours le moyen d'intéresser à soi; on a des connaissances, et si l'on ne vit pas de la forge et de l'atelier, on trouve autre chose.

— C'est bien décidé?

— Très-décidé. En regardant, ce matin, couler la Seine, je me disais : voilà la rivière de chez nous, elle a vu Bar, et ma foi ça m'a remué..... Je vais faire comme elle. Ainsi, les enfants, plions bagage; ce n'est pas embarrassant, et en route.

— En route! répétèrent les enfants en chœur et tout joyeux de se mettre en voyage.

Quelques semaines après, l'orfèvre et sa famille descendaient à la maison paternelle, comptant sur une de ces chances dorées qu'espèrent si souvent les joueurs et les malheureux.

Mais la fortune avait l'oreille dure. Elle ne se bêtait pas de répondre aux secrètes invocations du bijoutier.

On était au mois d'octobre. Bar-sur-Seine, petit chef-lieu moitié cité, moitié vignoble, était vivement occupé de sa récolte de vin. Des pronostics et des comparaisons jaillissaient dans les conversations engagées entre les journaliers et les propriétaires. Les pressions en jeu faisaient écrier leurs cœurs sur



— VRAMANT, boulanger à Angerville; tromperie sur la quantité de la chose vendue.

— CHAUVET; injures envers un agent de l'autorité.

— Femme LESAGE et sa fille; mendicité.

— On lit dans l'Écho Dunois :

Un événement douloureux est venu jeter la ville dans la consternation. Hier matin, vers sept heures, nous avons appris que M. Yvon, notaire, venait de se suicider; il s'était fait sauter la cervelle à l'aide d'un fusil de chasse à double coup. Il a survécu deux heures à ses blessures. — Son corps a été inhumé à Varize, lieu de sépulture de sa famille.

## VARIÉTÉS.

### La Noël.

Arlès, le 25 décembre 1833.

Il fait nuit, une belle nuit d'hiver!... les étoiles brillent, de légers nuages, comme des flocons de neige glissent au ciel; la lune, véritable reine au milieu de sa cour, plane sur la terre endormie... le silence est parfait, à part quelques frissonnements mystérieux du vent dans les grands arbres, et ces mille petits bruits de la nature qui décedent la vie, et qu'on dirait être le souffle de l'existence au milieu de l'engourdissement du sommeil.

Tout à coup un bruit de cloches se fait entendre, répété par tous les échos: Ces cloches, qui, pour nous, ont toutes les significations, expriment tous les sentiments, sonnent tantôt la mort et tantôt la vie, le baptême du nouveau-né et le convoi du vieillard: ces cloches, ces *mexzims* si poétiques du christianisme, ont, au milieu de cette nuit claire et silencieuse, un air de fête, des accents de joie inaccoutumés.

C'est que nous sommes dans la nuit du 25 décembre, c'est que ces cloches sonnent la Noël!

Ecoutez!... le joyeux carillon lance ses dernières notes dans l'air, les derniers sons du bronze vibrent dans l'espace, et déjà sous la voûte de la vieille cathédrale gothique des villes, comme dans l'humble chapelle des villages, les chants sacrés retentissent: la foule recueillie prie à genoux, l'orgue éclate en flots d'harmonie et la fumée de l'encens, magnifique image de la prière, s'élève et monte en gracieux spirales vers les cieux.

C'est la Noël!...

Quelle poésie dans cette fête!... Quel sublime cantique que ce *Gloria in excelsis* entonné avec enthousiasme sur tous les points du globe, au milieu d'une nuit d'anniversaire, à l'heure où naquit, à Bethléem, un petit enfant, un Dieu!...

Fête de l'enfance, la nuit de Noël a pour le souvenir un charme indicible.

Je me la voir encore, non sans un soupçon de regret, avec ses vieilles et bonnes coutumes et les gais usages traditionnels que conservent encore quelques pays: la *Bâche de Noël*, bénie par le père de famille, l'*Arbre aux souhaits*\* et la *Crèche* du Nord, ses ballades et ses légendes contées à la veillée, son mélodieux *Adeste fideles*, cantique que l'âme ne peut plus oublier, quand l'oreille l'a entendu une fois!...

\* Il existe dans le Nord quelques usages très-curieux qui se pratiquent la nuit de la Noël. On apporte à la veillée un jeune pin, couvert de rubans, d'oranges et de fleurs: c'est l'*Arbre aux souhaits*. Chaque enfant, en touchant un rameau de l'arbre béni, exprime un vœu, et le lendemain à son réveil il trouve l'objet de ses desirs apporté sur sa couche par la main providente du petit Jésus... et le petit Jésus c'est la mère...

En Allemagne l'*Arbre aux souhaits* est remplacé par une Crèche, où dort un petit enfant, enveloppé d'un flot de dentelles et couvert de fruits, de boutons et de dragées.

les pas de vis et vomissaient le vin par les rigoles qui dégorgeaient dans de vastes baquets.

La nuit commençait à venir. L'orfèvre, découragé, se promenait oisif au milieu de cette activité joyeuse. De gros soupçons étouffés sortaient de sa poitrine oppressée. Il pensait au lendemain qui ne paraissait pas devoir être plus brillant que la veille, et il commençait à maudire le *mal du pays* qui l'avait ramené dans sa ville natale.

Tout à coup une main s'appesantit sur son épaule.

Brusquement saisi par cette familiarité inattendue, le bijoutier tressaillit en se retournant.

— Qu'est-ce donc? dit-il à l'homme qui venait de le toucher.

Il faisait nuit et l'on distinguait à peine.

— Bah! tu ne reconnais pas mieux que cela? répliqua une voix joyeuse, mais d'un timbre un peu dur.

— Attendez donc.

— Un ami!

— C'est vrai, c'est monsieur...

Le servenant mit la main sur la bouche de son interlocuteur.

— Il n'y a pas de monsieur... il y a deux amis qui se retrouvent.

Une poignée de main échangée compléta la pensée commune des deux passants.

L'ami prit le bras de l'ami, et tous deux se mirent à parcouvrir le pavé inégal et souvent absent de la grande rue de Bar-sur-Seine.

— Mais comment diable te trouves-tu à Bar?

— La chance ne me tournait pas à Paris.

Il est peu de personnes que cette fête laisse indifférentes et froides, et cela se comprend: On retrouve le jour de la Noël, en laissant parler ses souvenirs, toute sa vie d'autrefois, la vie de la famille que rien ne saurait remplacer; on revoit dans la vague mélancolique du lointain, ces heures, hélas! si courtes de bonheur, où, enfant, on se livrait sur les genoux d'un aïeul en cheveux blancs, à de joyeux ébats surveillés par le regard aimant d'une mère...

Mais les années ont passé sur les années, et le bonheur d'autrefois n'existe plus qu'en souvenir... La vie active de l'âge mûr et ses cruelles nécessités, ont succédé à la paisible vie de famille, au calme de l'enfance.

Si nous ne sommes plus à ces jours d'heureuse insouciance et de facile bonheur — et il faudrait dire: hélas! sans l'éternelle logique de la nature, qui veut que petit devienne grand, et qui fait de l'enfant un homme. — Si nous avons perdu bien des illusions, renoncé à bien des croyances, n'en célébrons pas moins encore une fois la Noël, et qu'elle soit toujours pour nous, sinon la fête du bonheur, au moins celle du souvenir.

JULES JOLY.

— Une correspondance de Rome contient l'anecdote suivante.

Le Souverain Pontife Pie IX ouvre lui-même toutes ses lettres. Un matin il ouvre celle-ci dans son courrier:

« Très Saint-Père,

« A l'exemple du bon Dieu, dont vous êtes le digne ministre, vous possédez un cœur un trésor de miséricorde. C'est à votre cœur que, malheureuse jeune fille, j'ose m'adresser aujourd'hui. Il y a cinq mois que, pauvre enfant sans expérience des choses du monde, j'ai eu le malheur de croire à des paroles que je n'aurais pas dû écouter, mais la bouche qui les prononçait était si belle, elle était si douce! Un soir j'ai quitté Naples, ma patrie, que je ne reverrai sans doute jamais.

« Ma mère a dû me maudire lorsqu'elle a trouvé ma couche vide et déserte. Je viens aujourd'hui vous demander votre pardon, celui de Dieu, et la grâce d'aller caclier ma vie coupable dans un couvent de Rome, pour la finir dans les larmes du repentir et l'expiation de la pénitence.

« Signé: JULIA. »

L'adresse de cette jeune fille se trouvait au bas de cette lettre, maculée en différents endroits par l'empreinte de plusieurs larmes. Pie IX envoya chercher aussitôt Julia. Ce fut en pleurant, en se cachant le front dans les plis de son voile noir, que la jeune fille parut devant le Souverain Pontife.

Pie IX la rassura: « Ne craignez rien, ma fille, lui dit-il, c'est un père qui vous pardonnera, si, comme vous me l'avez écrit, vous êtes sincèrement repentante. Relevez votre voile. » La Napolitaine releva son voile et laissa voir une figure ravissante de beauté, malgré les pleurs et le désespoir qui l'obscurcissaient.

Le Pape se fit raconter l'histoire. C'était celle de toutes jeunes filles qui, n'écoutant que leur cœur aux dépens du devoir et de la raison, sacrifient leur existence aux caprices d'un désir, aux rêves d'une imagination ardente et passionnée.

La faute qu'elle avait commise était énorme, immense; cependant elle n'était point irréparable. Pie IX le comprit de suite, après avoir sondé du premier coup d'œil l'étendue du mal, la profondeur de la plaie. Le jeune homme qui avait enlevé la jeune Napolitaine appartenait à une famille noble, mais peu fortunée, qui refusait son consentement à l'union de leur fils avec la fille d'un roturier, riche à la vérité, mais sans titre.

— Où demeurez-vous, mon enfant? demanda le Souverain Pontife à la jeune fille.

— Je demeure dans une chambre garnie que nous avons louée au Corso.

— Seule?

— Non, très Saint-Père,

— Avec lui sans doute?

— Et ici? dit avec intention le dernier venu.

— Ici, c'est comme à Paris.

— Voyons, ce n'est pas un gémissement de marchand? Ils trouvent tous que le commerce ne va jamais, et ils font fortune en pleurant!

— Oh! quant à cela, la fortune et moi ne passeront jamais par la même porte, dit l'orfèvre d'un ton accablé.

Son interlocuteur garda le silence et sembla réfléchir en regardant son ami d'une façon singulière.

— Qui sait?

Cette voix avait une telle intonation, qu'on n'aurait pas pu démêler si c'était l'accent de la conviction ou celui du persiflage.

L'orfèvre en parut frappé.

— Comment cela? répliqua-t-il.

— Que te faut-il pour te mettre en bon chemin?... Peu de chose: de l'argent, de la besogne, des pratiques. Qu'est-ce qui ne se procure pas un peu d'argent avec de la volonté?

— Moi, d'abord. Voici des années que je le veux et que j'y travaille. Mais, bast! c'est après comme avant: les doublures...

— Eh, eh, dit avec un gros rire l'ami du bijoutier, on peut les garnir en empêchant qu'elles ne se touchent.

— Il faudrait que je crusse aux miracles, aux sorciers.

— Ou aux amis.

— Brrr!... c'est tout un.

— Merci de la politesse.

— Excepté les amis présents.

La jeune fille ne répondit pas, mais son silence équivalait à une affirmation.

— Vous l'aimez?

— Moins que Dieu peut-être, mais plus que moi-même.

— Avez-vous confiance en moi?

— Oh! oui.

— Alors vous ne retournerez plus au Corso. Je vais vous faire conduire pour quelques jours dans un couvent: là, vous prierez Dieu qu'il vous pardonne comme je vous ai pardonné.

Le soir, lorsque la jeune fille plus calme et plus résignée rentrait au couvent, Pie IX interrogeait Josepo, désolé comme Julia de l'obstacle insurmontable qui s'opposait à son mariage.

— Aimez-vous Julia? demanda le Pape.

— Presque autant que Dieu, répondit Josepo.

— Pour un jour, peut-être?

— Pour longtemps et pour l'éternité.

— Vous sentez-vous la force de la rendre heureuse?

— Oui, même aux dépens de mon propre bonheur.

— Vous me le promettez?

— Je le jure.

— Sur votre honneur?

— Sur cette croix, s'écria Josepo en montrant la croix d'or du Souverain Pontife, et en se jetant à ses pieds.

Le Pape, en le relevant, lui demanda le nom de sa famille et le congédia en lui donnant rendez-vous à la huitaine.

Huit jours après, à la même heure, il se retrouvait en présence du Souverain Pontife, qui, rayonnant de bonheur et de joie, lui dit:

— L'obstacle qui s'opposait à votre mariage avec Julia n'existe plus: tout est possible à Dieu, qui ne reconnaît qu'une seule noblesse, celle que la vertu blasonne dans le cœur. J'ai obtenu le consentement de votre famille; dans quinze jours vous serez l'époux de Julia.

Au même instant, Julia, mandée au Quirinal, se présente devant Pie IX. Elle faillit perdre connaissance à la vue de Josepo.

— Remettez-vous, lui dit le Souverain Pontife. Vous pouvez regarder sans rougir celui qui résume vos affections. J'ai reçu une lettre de votre mère; elle vous aime toujours et vous pardonne le chagrin que vous lui avez causé. Son désespoir l'a mise aux portes du tombeau, mais elle va mieux. Vous la verrez dans quinze jours, car elle doit venir à Rome pour assister à votre mariage qui aura lieu à cette époque. Les parents de Josepo consentent à vous reconnaître et à vous aimer comme leur propre fille.

Julia entra le jour même à son couvent et Josepo à son appartement du Corso, pour se retrouver, quinze jours après, à quatre heures du matin, dans l'église de Marie-des-Anges.

Là, dans la chapelle de la Vierge, et en présence de leurs parents intimes, ils reçurent de la main d'un prêtre la bénédiction nuptiale. Le prêtre était Pie IX.

(Journal de Chartres.)

## Au joli petit Bateau

QUI PASSÉ SOUS MA FENÊTRE.

Joli bateau qui passe sous mes fenêtres de Champfleury et qui vas au Hâvre, bonjour!

Joli petit bateau, comment te portes-tu?

Te souviens-tu de moi, et tes rares matelots m'ont-ils vu quelquefois, quand tu passais sous mes fenêtres et que j'admi-

— Eh bien, je prends la balle au bond, je te donnerai un coup d'épaule.

— Vrai?

— Je vois, à la question, que tu doutes encore.

— C'est si rare!

— A une condition, pourtant.

— Accepté d'avance.

— Tu te risques peut-être, dit en riant celui qui offrait ses services. Seulement ce rire n'était pas celui de la gaieté, il ressemblait à une contraction.

L'orfèvre n'y prit pas garde.

— Que diable veux-tu donc que je risque? position, fortune, travail, je n'ai rien à perdre.

— Il faut bien rire.

— Excepté....

— Je te comprends.... Excepté de mes promesses. Vrai, je veux sérieusement l'être utile, et tu verras que j'y parviendrai.

En ce moment, les deux promeneurs se trouvaient devant une maison d'assez bonne apparence.

— C'est ici que j'habite, mon vieux, et il faut que je te quitte, mais compte sur moi, et à bientôt, dit le camarade de l'orfèvre.

Une nouvelle poignée de main fut échangée, et les deux causeurs se séparèrent.

L'orfèvre resta, en sifflant une fanfare, dans son modeste domicile.

Il avait trouvé un ami!

Cette conversation lui avait donné du cœur; il se coucha de

rais ta légèreté? Petit bateau, te disais-je, tu vogues vers des bords chéris, porte à ma bien-aimée le baiser que je t'envoie :

Petit bateau, je t'aime parce que de ses fenêtres, je t'ai vu souvent, parce que des miennes je te vois tous les jours !

Celle que j'aime est belle entre les plus belles : ses cheveux sont noirs et ses dents bien blanches, ses grands yeux des flammes, son sourire donne et prend la vie.

Voilà la femme que j'aime, voilà celle que j'ai vue, voilà celle que tous désirent et que personne n'obtient !

Petit bateau, quand tu passeras à côté d'elle, tu lui rappelleras mon nom, et tu lui diras : Celui-là t'aime bien qui pense à toi chaque jour ! Celui-là t'aime bien qui te l'a dit et que tu n'as pas écouté : Celui-là t'aime bien qui pense à toi chaque jour ! Celui-là t'aime bien qui m'a dit cela.

Joli petit bateau qui passes sous mes fenêtres, bon voyage !  
(La Seine). Henri LÉON.

— Deux montagnards pyrénéens, de sinistre figure, apparurent dernièrement dans le village de Mazoux, près Miélan, traînant en laisse trois énormes loups de l'aspect le plus farouche. Ces cinq voyageurs, animaux compris, venant de Miélan, avaient cheminé paisiblement jusqu'aux portes de Mazoux, lorsque l'un de ces animaux, subitement saisi d'un accès de rage, méconnaissant la voix de ses gardiens, se révolta, brisa ses liens, et s'enfuit rapidement dans la campagne.

La première créature vivante que le loup rencontra, ce fut un pauvre chien. L'attaquer, le mettre en quartier, fut l'affaire d'un moment; puis, apercevant un homme à une certaine distance, il quitta sa proie sanglante et se dirigea directement sur l'homme; mais cet homme était le brave Canuse, connu dans tout le pays par sa rare intrépidité.

Canuse est un soldat qui a servi en Algérie, et il y a, dit-on, appris des Arabes la manière de dompter les lions et les tigres du désert. En voyant le loup courir sur lui et proche de lui, il s'empressa d'entourer sa main d'un mouchoir et d'attacher ses regards les plus fixes sur les yeux de l'animal, qui s'arrêta comme étonné de cette ferme contenance; mais, revenant bientôt à ses instincts féroces, il s'élança sur Canuse qui ne recula pas d'une semelle, et qui, réalisant un fait considéré jusqu'à ce jour par nous comme fabuleux, enfonça son bras dans la gueule du loup, et l'en retira tenant à la main la langue du monstre qu'il avait arrachée de son horrible palais dans l'espace d'une minute. Par cette énergique opération, le loup fut terrassé et ne tarda pas à expirer dans les plus violentes convulsions.

Témoin éloigné de cette scène, l'un des deux montagnards accourait dans l'espoir de ressaisir son loup fugitif; mais lorsqu'il le vit étendu par terre, baigné dans son sang et privé de vie, il entra lui-même en fureur et osa insulter, menacer et attaquer le brave Canuse, l'accusant d'avoir mis à mort l'animal qui aidait ses deux maîtres à gagner leur pain.

Alors une seconde lutte s'engagea entre Canuse et le gardien, lutte presque aussi dangereuse que la première, car le montagnard était un athlète vigoureux. Il était armé d'un bâton et Canuse n'en avait pas. N'importe, le bâton fut brisé entre les mains des combattants saisis corps à corps et se débattant ensemble jusqu'à ce que le montagnard, succombant sous les coups redoublés de Canuse, vint rouler sur la poussière, et se placer à côté de son malheureux loup.

Sur ces entrefaites, le second gardien arriva, et, ne pouvant pas plus que son compagnon maîtriser les mouvements de sa colère, il mit, par ses provocations, Canuse dans la nécessité de livrer une troisième bataille, dans laquelle il ne manqua pas de rester aussi victorieux.

Aussi généreux que brave, Canuse fut touché de compassion

de l'état de souffrance où il avait mis les deux montagnards; et, cédant au mouvement de son bon cœur, il fit transporter chez lui ces deux malheureux blessés; ils y ont été hébergés, nourris, soignés jusqu'à parfaite guérison, et l'on assure même que les deux autres loups n'ont eu qu'à se louer de son hospitalité.

Depuis cette action d'éclat, le brave Canuse est devenu dans la contrée l'objet d'une admiration et d'une reconnaissance générales. Les habitants de Mazoux lui ont, dans une fête improvisée, décoré les honneurs du triomphe, et l'ont promené sous des berceaux de verdure et de fleurs.

### Logographe de Jour de l'an.

Un usage bien vieux, — datant de Romulus,  
Si j'en crois les savants, — est passé dans nos us.  
On le traite d'abus, on le dit ridicule,  
Pourtant de l'observer chacun se fait scrupule,  
Pourquoi? je n'en sais rien et ne suis pas tenté  
De fronder aujourd'hui ce qui fut respecté,  
Fêté par nos aïeux depuis deux mille années.  
Qui donc n'a pas rêvé ces heures fortunées?...  
Les éternelles, bon Dieu! je voudrais être enfant  
Pour les rêver encore! — De quel air triomphant  
J'apportais à ma mère une calligraphie  
Qui ressemblait assez à l'hieroglyphie  
Qui devait me servir un jour de gagne-pain.  
Un embrassait alors le modeste écrivain;  
Puis venaient les bonbons, les fines sucreries,  
L'orange de rigueur et les pâtisseries!...  
— Pour ce bonheur naïf, si pur de sentiment,  
L'homme, jusqu'au tombeau, devrait rester enfant.

De ces beaux jours passés j'ai gardé souvenance  
Et j'offre à mes lecteurs, en cette circonstance,  
Pour éternelles un bout de mes friands huit pieds.  
Mangez-en, gros, petits, grands, veufs ou mariés,  
De par la Faculté, vous n'en sauriez trop prendre;  
Le temps vous y convie : il gèle à pierre-fendre.  
N'attendez pas le mal, sachez le prévenir;  
Le rhume est trop souvent difficile à guérir.

Réduisez en morceaux mon entier si propice,  
En lui vous trouverez : un sévère édifice,  
Où chacun à son Dieu devrait offrir demain  
Sa première pensée; — un nom de souverain;  
Celui que Béranger célébra sur sa lyre; —  
Une fleur d'un blanc pur, proscrite sous l'Empire; —  
Un objet très-utile à cuire le boudin; —  
La couleur ordinaire afférente au lapin; —  
Ce qu'il faut éviter en passant sur la glace; —  
Ce que n'a pas mon œuvre, et cela me tracasse!

R. Cu.

### Etat civil de la commune d'Étampes.

#### NAISSANCES.

Du 19 Décembre. — BULÉ, Joseph-Alphonse.

#### PUBLICATIONS DE MARIAGE.

Entre : Joseph-Eugène RAMOND, 24 ans, maître charron à Étampes; et Hortense BOUCHER, 24 ans, couturière à Cerny.

#### DÉCÈS.

Du 21 décembre. — CHAUVET, Charles-Benjamin, ancien secrétaire de la Mairie d'Étampes, 86 ans. — 22. GAUDEL, Rosalie, sans profession, 55 ans, épouse de Ferdinand Porthault. — 23. BANOUARD, Jean-Baptiste, militaire en retraite, 66 ans. — 26. BASTIEN, Eugénie-Marie-Thérèse, 47 mois.

Le Propriétaire-Gérant, AUG. ALLIEN.

M<sup>e</sup> BESLAY, notaire à Étampes, demande de suite un **Second Clerc** en état de bien faire tout le courant d'étude.

M<sup>e</sup> PAULIN-LAURENS, avoué à Étampes, demande de suite, un **clerc** ayant une écriture très-lisible.

### Théâtre d'Étampes.

Dimanche 1<sup>er</sup> Janvier 1854.

### La Gloserie des Genêts,

Drame en 5 actes, 8 tableaux et un Prologue,  
par Frédéric Soulié.

On commencera à 7 h. 1/4. — Prix ordinaires.

### Changement de Domicile.

M. LAUZUN, Professeur de musique, demeure actuellement rue de la Pâtisserie, n<sup>o</sup> 3. Leçons de piano et de tous instruments, à cordes et à vent. — Accord de pianos au cachet et par abonnement.

### Avis.

M. THÉODORE PAU, chirurgien-dentiste de Paris, 51, rue de Caumartin, Chaussée-d'Antin, nous prie d'annoncer que, sur l'avis et sous les auspices de MM. les docteurs de notre ville, il viendra offrir ses services aux habitants, régulièrement une fois par mois; il recevra de 11 heures à 5 heures, pour les soins et les opérations de la bouche, et pour les dents et dentiers artificiels.

M. THÉODORE PAU arrivera en notre ville le 7 janvier prochain; il recevra les 7 et 8 dudit mois. *Hôtel de France.*  
(4-4)

### A Céder, par suite de décès,

POUR ENTRER EN JOUISSANCE DE SUITE,  
UN

### FONDS DE MARBRERIE

Bien achalandé,

Exploité de père en fils depuis longues années en la ville d'Étampes (SEINE-ET-OISE),  
Station du Chemin de fer de Paris à Orléans.

Affaires certaines. --- Conditions avantageuses.

S'adresser, pour traiter :

A M<sup>me</sup> veuve BERLIÈRE, propriétaire dudit établissement, faubourg Saint-Jacques, à Étampes.

### RENNES 1854.

En vente chez BRËRE, Libraire à Étampes,

### LE LIVRE D'OR,

NOUVEL ABÉCÉDAIRE,

ou Lectures graduées en Images.

Un petit volume in-48 cartonné et illustré.

Prix : 80 centimes.

bonne humeur, et dans ses rêves il voyait sa forge allumée, des lingots sur son établi; aux vitres d'une devanture fraîchement peinte, des chaînes d'or, des croix à la Jeannette flottant par le bout de leurs rubans de velours. Il avait des montres pleines de bagues, d'épingles, de tabatières et de couverts.

Il avait suffi d'une parole et d'une promesse.

### II. — PRÉLIMINAIRES.

Quelque temps après la rencontre que nous venons de raconter, il était question, à Bar-sur-Seine, d'une maladie fort grave dont venait d'être atteinte une femme du nom de Robert.

Cette femme était affectée d'un cancer au sein. A l'induration indolente qui caractérise le commencement de ce terrible mal, avait succédé une inflammation progressive des parties environnantes. L'engorgement, au lieu de disparaître sous l'influence d'un traitement administré avec intelligence, s'était aggravé. La désorganisation était manifeste, et il n'y avait plus de tentative possible, autre qu'une opération.

Un médecin de Bar-sur-Seine, réputé pour son habileté, donnait ses soins à la femme Robert.

Il décida qu'une extirpation était indispensable.

Il avait besoin d'un aide. Il chercha un homme de sang-froid et de courage qui voulût bien l'assister. Peu de gens se souciaient de mettre leur sensibilité à l'épreuve du spectacle d'une pareille opération, et d'ailleurs la volonté pouvait être vaincue par l'influence d'une émotion puissante.

Il fallait donc quelqu'un sur qui l'on pût compter.

L'orfèvre que nous venons de voir revenir à Bar-sur-Seine, fut choisi pour assister le médecin.

La réputation de fermeté qu'il s'était acquise fut justifiée. La femme Robert poussa des cris de détresse à anéantir le plus ferme courage, quand le scalpel du médecin pénétra dans les débris de la matière cérébrale qu'il s'agissait d'enlever. Des contractions nerveuses, des spasmes, une pâleur livide, en un mot tous les signes extérieurs de la douleur humaine manifestée à son plus haut degré, rien ne put ébranler la fermeté de l'aide du médecin. Vainqueur des angoisses qui l'agitaient, il maintint trois heures durant l'appareil.

Le médecin, émerveillé de ce courage impassible, témoigna hautement son estime à l'artisan.

Ce n'était pas, d'ailleurs, la première fois qu'il utilisait l'énergie de l'ouvrier. Avant qu'il eut quitté Bar pour tenter la fortune à Paris, il avait eu plusieurs fois l'occasion de juger de son sang-froid.

A Bar-sur-Seine, on parla long-temps de cette opération et de ses circonstances.

Mais un sujet plus grave vint bientôt absorber les esprits.

Les alliés étaient à la frontière, et ils avançaient rapidement vers Paris en passant par la Bourgogne et par la Champagne.

Il se passa à Bar ce qui se produisit partout. Chacun cacha ses objets de prix dans les endroits les plus secrets de sa maison. Les plus riches ne furent pas les moins embarrassés.

Parmi ceux-ci, se trouvait un ancien notaire dont la maison était située dans la Grande-Rue de l'Hôtel-de-Ville, c'était un homme fort avancé en âge, et qui, semblable à la plupart des vieillards, croyait prudent de faire des économies.

L'ancien notaire ne put, à cause de son âge, cacher lui-même son argent et ses valeurs. Il en chargea sa belle-fille.

Il lui remit quatre étuis contenant la somme de dix mille

francs en or. Enveloppés de grosse toile et cousus, ces étuis furent déposés en terre, et personne, si ce n'est l'auteur de la cachette, ne sut l'endroit où l'or fut caché.

Les armées alliées entrèrent à Bar-sur-Seine où, pendant près de cinq mois, elles rongeèrent la population.

Un hôpital militaire fut établi à Bar-sur-Seine, et à la tête du service médical et administratif se trouvèrent trois hommes, un médecin, un ouvrier habile et un robuste compagnon tanneur.

Le médecin était le même que celui qui avait pratiqué l'opération sur la femme Robert; l'ouvrier habile, c'était l'orfèvre inoccupé qui avait quitté Paris pour revenir à Bar-sur-Seine.

Quant au troisième, c'était un homme d'une taille moyenne, dans la fleur de l'âge et de la force, — il avait 32 ans. — Sa physionomie, sans relief particulier, se distinguait par un teint de vermillon, un modelé charnu et sensuel. Au demeurant, c'était un solide compagnon d'une médiocre intelligence, d'une moralité facile et d'une vigueur peu commune.

Après quelques jours de résidence à l'hôpital, l'orfèvre quitta son emploi d'économiste qui l'obligeait à respirer un air corrompu, le tanneur seul resta pour succéder le médecin, et surtout pour se livrer à un trafic assez lucratif, avec les soldats de l'armée d'invasion.

Enfin, les alliés quittèrent Bar-sur-Seine, et tout y rentra dans les conditions ordinaires.

Ce qui précède n'est pas superflu pour expliquer ce qui va suivre. Ce n'est pas un roman que nous racontons, tout, au contraire, jusque dans les moindres détails, est de l'histoire judiciaire, et c'est la procédure sous les yeux que nous groupons les faits.

ANÉEÈRE AUFAYRE.

(La suite au prochain numéro.)



ALLEBRUN RUE DE LILLE 3 BIREXIT

**Bulletin commercial — PRIX COURANT DES GRAINS ET DES BESTIAUX.**

MARCHÉ D'ÉTAMPES.		MARCHÉ D'ANGERVILLE.		MARCHÉ DE CHARTRES.		BESTIAUX.																	
PRIX de l'hectolitre.		PRIX de l'hectolitre.		PRIX de l'hectolitre.		Marché de Poissy.				Marché de Sceaux.													
24 décembre 1853.		30 décembre 1853		24 décembre 1853.		22 décembre 1853.				26 décembre 1853.													
fr. c.		fr. c.		fr. c.		Amenés.		Vendus.		Prix du kilogramme.			Amenés.		Vendus.		Prix du kilogramme.						
Froment, 1 <sup>re</sup> q.	36 67	Froment, 1 <sup>re</sup> q.	34 00	Blé élite.....	33 50	Bœufs...	2139	1950	1 <sup>re</sup> qual.	1 23	2 <sup>e</sup> qual.	1 40	3 <sup>e</sup> qual.	1 00	Bœufs...	4376	4450	1 <sup>re</sup> qual.	1 25	2 <sup>e</sup> qual.	1 14	3 <sup>e</sup> qual.	1 02
Froment, 2 <sup>e</sup> q.	35 34	Froment, 2 <sup>e</sup> q.	31 34	Blé marchand..	32 50	Vaches...	283	275	1 <sup>re</sup> qual.	1 42	2 <sup>e</sup> qual.	1 03	3 <sup>e</sup> qual.	96	Vaches...	484	427	1 <sup>re</sup> qual.	1 44	2 <sup>e</sup> qual.	1 05	3 <sup>e</sup> qual.	98
Méteil, 1 <sup>re</sup> q.	30 67	Méteil.....	28 00	Blé champart..	31 50	Veaux...	678	678	1 <sup>re</sup> qual.	1 32	2 <sup>e</sup> qual.	1 47	3 <sup>e</sup> qual.	04	Veaux...	463	457	1 <sup>re</sup> qual.	1 30	2 <sup>e</sup> qual.	1 20	3 <sup>e</sup> qual.	00
Méteil, 2 <sup>e</sup> q.	27 34	Seigle.....	24 34	Méteil mitoyen.	30 50	Moutons.	40914	9900	1 <sup>re</sup> qual.	1 30	2 <sup>e</sup> qual.	1 20	3 <sup>e</sup> qual.	40	Moutons.	42328	40440	1 <sup>re</sup> qual.	1 34	2 <sup>e</sup> qual.	1 24	3 <sup>e</sup> qual.	44
Seigle.....	49 67	Orge.....	46 67	Méteil.....	29 50																		
Orge.....	17 67	Avoine.....	9 00	Seigle.....	22 00																		
Avoine.....	8 83			Orge.....	19 00																		
				Avoine.....	9 20																		
Pain bl., les 4 kil.	2 04	Pain bl., les 4 kil.	2 04	Pain bl., les 4 kil.	4 98																		
Pain bis, —	1 84	Pain bis, —	1 84	Pain bis, —	4 80																		